Ami du Clergé du 26 janvier 1939

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — III. Activer notre charité, 49.
Instructions du dimanche. — XVI. *Sexagésime :* Bonne et mauvaise semence, 54.
Courtes instructions sur la Morale. — IV. La loi divine, naturelle et positive, 55.
Pour la fête de l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes. — I. Les trois églises de Lourdes, 58. — II. La foi au monde invisible, 59.
Sermons pour une Quinzaine pascale. — *La nécessité de la Religion chrétienne.* — I. L'humanité et le fait religieux, 62.
Allocutions de mariage. — I. Comment assurer son bonheur, 63.

EX LIBRIS PROVINCIAE PRO STUDIO THEOL. S. CORDIS JESU

CONFERENCES DE CAREME

III

ACTIVER NOTRE CHARITÉ

Mes bien chers frères,

Si nous croyons en Dieu comme en l'unique vérité que nous devons poursuivre au cours de notre pèlerinage terrestre ; si nous mettons tout notre espoir en lui, au point que nous désirions avant toute autre chose la béatitude qu'il nous réserve dans l'autre monde et la grâce qu'il nous promet et nous accorde ici-bas pour réaliser notre destinée heureuse, — comment Dieu ne dominerait-il pas notre existence tout entière ?

Hélas ! nous devons bien constater que nous connaissons des chrétiens dont la foi est éclairée et qui considèrent les choses de la terre et du ciel sous la plus juste perspective, mais dont le cœur demeure insensible devant les exigences impérieuses de l'amour divin. Sans doute se rappellent-ils que Dieu, en retour de sa charité infinie, réclame de l'homme, bénéficiaire de ses bontés, une charité, un don de lui-même en rapport avec les bienfaits reçus. Mais devant les obligations imprescriptibles de l'amour de leur Dieu, ces chrétiens au cœur insuffisamment généreux dressent d'abord les exigences de leur égoïsme tyrannique.

Ne demandez pas à ces chrétiens théoriques de reculer aussi loin que possible les limites de leur amour pour Dieu : ils vous opposeront les nécessités de la vie, les obligations mondaines, les habitudes reçues, ou tout simplement ce qu'ils appellent une juste mesure et qui n'est en réalité que la pauvre mesure de leur amour limité.

Du moins, ces chrétiens convaincus obéissent-ils aux prescriptions de l'acte de charité dont ils ont bien souvent répété les termes ? S'ils ne se sentent pas le courage « d'aimer Dieu par-dessus tout », ainsi qu'ils le répètent dans la formule de leur prière quotidienne, du moins adoptent-ils, dans la rigueur de ses termes, la seconde partie de la formule : « j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu » ?

Nous n'avons pas besoin d'un long examen de conscience pour reconnaître que nous devons tous, qui que nous soyons et dans quelque situation que la Providence nous ait placés, opérer sur ce terrain, comme sur ceux que nous avons explorés dans nos deux précédentes conférences, une recherche loyale de nos devoirs et de nos déficiences. Face à la crise actuelle, vivons-nous vraiment en chrétiens, et que devons-nous faire pour conformer notre charité à nos convictions ?

Pour *activer notre charité,* puisque tel est l'objectif de nos recherches loyales de ce jour, nous rappellerons en premier lieu la grande leçon de la charité ; nous nous appliquerons ensuite à définir la mesure de notre charité; enfin nous donnerons quelques conseils sur la pratique de la charité.

Elevons nos âmes, m. f., vers le Cœur infiniment aimant de Jésus, centre et abîme de la charité pour le monde entier, pour chacun de nous par conséquent, et demandons-lui de jeter sur nos pauvres cœurs trop souvent éteints une étincelle de sa divine charité !

I. — *La grande leçon de la charité*

On a voulu nous bercer avec la légende d'un homme naturellement bon. Allons donc ! « L'homme est un loup pour l'homme » et le « chacun pour soi » est pour beaucoup la règle dominante de la vie. Il nous suffit de consulter l'histoire de l'humanité, qui se répète comme aux premiers jours et qui est un tissu de luttes fratricides, de guerres meurtrières, sans parler des conflits incessants et multiformes de l'égoïsme indestructible que l'homme porte en lui et qui ne meurt qu'avec lui.

Avec la venue du Christ, l'humanité se transforme peu à peu et la loi de la jungle fait insensiblement place à la loi de la charité. Mais la grande révolution sociale demeure inachevée, parce que l'égoïsme tend à reconquérir le terrain qu'il a perdu, et que l'homme cherche naturellement à s'assurer d'abord à lui-même la plus grande somme de bonheur.

Nous-mêmes, chrétiens, sommes-nous toujours à l'abri d'un tel reproche et vivons-nous dans son intégrité la loi d'amour apportée par le Christ ? Aimons-nous en vérité nos frères, depuis les êtres chers issus de notre sang qui peuplent notre foyer jusqu'aux passants inconnus que nous côtoyons dans la rue, et pouvons-nous loyalement reconnaître que notre charité est sans limites, que nous aimons notre prochain « comme nous-mêmes » ?

Pour raffermir nos convictions sur ce point essentiel et, peut-être, redresser le courant actuel de notre vie, rappelons la parole du Christ, son exemple, sa leçon, tout ce qui constitue la loi suprême de la charité.

1. *La parole du Christ.* — Demandons au divin Maître de réveiller dans nos mémoires la leçon qu'il a inscrite à notre intention dans les pages de son Evangile.

Voici les paroles mêmes de Jésus : « Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé depuis la création du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans abri, et vous m'avez recueilli, nu et vous m'avez donné des vêtements, malade et vous m'avez rendu visite, prisonnier et vous êtes venus me voir. » — A leur tour les justes répondront en disant : « Seigneur, quand donc vous avons-nous donné à manger, alors que vous étiez affamé ? donné à boire,

25,4735

alors que vous étiez altéré ? Quand donc vous avons-nous recueilli, alors que vous étiez sans abri? Quand vous avons-nous vu malade et en prison et sommes-nous venus vous rendre visite ? » — Et le roi leur répondra : « En vérité je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mt., xxv, 34 et s.).

Et je suis bien certain, m. f., que dans vos âmes de chrétiens éclairés montent comme un écho ces autres paroles décisives du Maître qu'on vous a si souvent citées et que nous rapporte S. Marc dans son Evangile : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. C'est là le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là. » (Mc., xii, 31-32).

En vérité, m. f., nous sommes bien loin des obligations rituelles où le peuple juif mettait le plus clair de sa religion. Dieu demande tellement plus que des oblations de victimes innocentes et des offrandes matérielles, plus que ces gestes de charité ostentatoire qu'il fustigeait chez les Pharisiens formalistes ! Ce qu'il exige, c'est l'offrande des cœurs et le don de soi-même aux autres par amour pour lui.

Nous nous plaignons souvent que Dieu soit loin de nous et nous dirions volontiers : « Si Jésus me tendait la main, j'aurais donné sans compter. » Est-ce tellement sûr ? Sommes-nous certains que notre égoïsme n'aurait pas élevé sa voix tyrannique devant les exigences de l'amour divin ?

Jésus cependant a pris soin de nous dire que, si nous ne le voyions pas de nos yeux de chair nous tendre la main, c'était lui qui prenait la place du malheureux qui nous exposait sa détresse, et qu'il était ainsi tout près de nous, aussi près que possible, dans chacun de nos frères. « Tout ce que vous faites au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi, nous dit-il avec son autorité divine, à moi que vous le faites. »

Ainsi donc, en s'appuyant strictement sur la parole de Jésus, on arrive à établir une sorte d'équation de la charité : « Eux, c'est moi. » Tournez et retournez les paroles du Maître comme vous voudrez : vous aboutirez toujours à cette équation rigoureuse, et dont les termes sont bien de nature à soulever dans nos âmes des réflexions et des résolutions.

N'ayons garde, m. f., d'oublier ces paroles, qui sont le code de notre charité.

2. *L'exemple du Christ.* — A l'appui de sa parole il a joint son exemple.

Dans son Evangile, fait-il une différence entre des catégories quelconques ? Réserve-t-il le bienfait de sa parole et de ses miracles à des privilégiés de son amour ? Nous dit-on quelque part que, parmi les malades qui lui étaient présentés, il ait opéré un choix, admettant les uns et rejetant les autres ? L'Evangile nous affirme, à plusieurs reprises, tout le contraire, et nous voyons les hommes les plus divers des contrées les plus variées recourir à l'imposition des mains guérissantes de Notre-Seigneur, et obtenir sans condition la disparition de leurs maladies ou de leurs plaies.

Si Jésus a manifesté une préférence, et il ne s'en est pas caché, c'est en faveur des plus malheureux et des pécheurs, afin que les misères les plus honteuses du corps ou de l'âme aient en lui un recours suprême, alors que la science de la terre avoue son impuissance. « Je ne suis pas venu, déclare-t-il, pour les bien portants, mais pour les malades. »

Non seulement il se penchera sur les lépreux que la société avait maudits et exilés, mais il réservera ses miséricordes les plus extraordinaires, celles qui scandaliseront les Pharisiens, aux créatures les plus basses moralement et les plus dévoyées. Les Juifs pouvaient-ils comprendre la bonté dont témoignait la parabole de l'enfant prodigue, et plus encore la conduite de Celui dont le regard pénétrant fouillait les cœurs, envers Madeleine et la femme adultère surprise dans la honte de son péché ?

Non, en vérité, Jésus ne fait aucune différence entre les hommes, et il entend bien par là que nous imitions sa conduite.

A l'exemple de sa vie ajoutons la consécration divine de sa mort. N'est-il pas mort pour tous les hommes ? A-t-il fait une seule exception, fût-ce pour ses bourreaux, pour Caïphe, pour Pilate, et même pour Judas ? Trouvez dans l'Evangile, ou même dans les Actes des Apôtres, interprètes authentiques de la volonté du divin Maître, une seule parole qui autorise un doute, si petit soit-il, à ce sujet !...

3. Non, ne cherchez pas, car vos enquêtes les plus attentives seraient vaines. Préoccupez-vous plutôt de tirer de ces considérations *la grande leçon de la charité du Christ.*

On entend parfois, dans les milieux soi-disant les plus charitables, des réflexions de ce genre : « Un tel, il n'est pas intéressant »... Se doute-t-on de la portée d'une telle parole lancée avec légèreté ? Existe-t-il donc une catégorie de gens « pas intéressants » dont le Christ ait dit qu'il ne fallait pas s'occuper, pour lesquels il n'ait pas versé son sang ? Et puisque le Maître est mort pour tous et s'est fait, pendant sa vie, tout à tous, il y aurait donc des chrétiens qui prétendraient restreindre sa leçon et distinguer, parmi leurs semblables, des êtres qu'ils ne jugent pas dignes de leur charité ! De grâce, m. f., que cette parole païenne ne passe jamais sur vos lèvres ! Sans doute il convient de ne pas se laisser duper sciemment ; mais que notre charité s'inspire de celle du Christ et n'apporte pas, dans ses manifestations, d'autres limites que les siennes. Tous nos frères humains sont « intéressants » et ont un droit strict à notre charité.

J'ajoute une seconde leçon qui découle de la conduite même de Jésus, comme de ses enseignements. Ne soyons pas de ceux qui pratiquent la bonté pharisaïque, qui donne à la condition qu'on la reconnaisse et qu'on la salue : ceux-là, c'est Jésus qui le proclame, ils ont reçu sur terre leur récompense.

Cette reconnaissance, Jésus ne l'a pas cherchée. Bien plus, il nous a donné, dans l'exemple des dix lépreux dont un seul songe à venir le remercier, une leçon de l'amour qui donne sans compter. Il n'ignorait pas que neuf sur dix, parmi ces hommes, ne penseraient même pas à remercier le thaumaturge qui les avait guéris contre toute espérance ; il voulait nous laisser, dans cet exemple de désintéressement, le souvenir d'un amour gratuit qui doit être le nôtre.

Que conclure de cette première partie de notre conférence, sinon que nous devons imiter le Christ, en nous remémorant sa parole, son exemple, sa leçon, sans faire de distinction entre nos frères malheureux, et sans attendre une récompense qui est réservée au ciel où « le moindre verre d'eau donné en son nom ne restera pas sans récompense » ?

II. — *La mesure de notre charité*

Entrons maintenant, m. f., dans l'application des principes que Jésus vient de nous rappeler, et voyons, puisque le Christ s'identifie avec chacun de nos frères (« Eux, c'est moi », nous dit-il), quelle doit être la mesure de notre charité.

1. Cette mesure, c'est Jésus lui-même qui l'a fixée dans les termes que nous venons de citer et que l'Eglise a consignés dans l'acte de charité. Nous nous engageons, chaque fois que nous le récitons, avec une insouciance qui pèse insuffisamment les termes employés, à aimer notre prochain « *comme nous-mêmes.* »

Un de nos frères humains a-t-il faim ? Quels sentiments éprouvons-nous, m. f., je vous prie, quand nous souffrons nous-mêmes de la faim ? Nous désirons ardemment qu'on soulage notre faim, et nous serions disposés à trouver surprenant et peu chrétien que l'on passât auprès de nous sans chercher à secourir notre détresse.

Lorsque nous sommes malades, comme nous sommes sensibles à la moindre visite, à la plus petite délicatesse, à l'attention inattendue de telle personne, comme à l'oubli apparent de telle autre ! Faisons un très facile et très salutaire retour sur nous-mêmes lorsque nous apprenons qu'un parent, un ami, un voisin, est malade. Apportons-lui la charité de notre sympathie, d'un sourire ; si nous le pouvons, témoignons à notre frère souffrant notre dévouement en lui laissant discrètement un secours matériel, ou simplement un de ces petits riens, fleurs ou gâteries, qui opèrent des guérisons plus certaines que les remèdes les plus coûteux.

La maladie prend parfois une forme répugnante à la vue ou à l'odorat, et si, à notre époque, la société n'exile pas ceux qui en sont atteints, le vide se fait rapidement autour d'eux. Seuls, ils demeurent seuls avec l'horreur qu'ils contemplent jour et nuit, à moins qu'une âme charitable ne vienne les soulager en paraissant ignorer le caractère repoussant de leur plaie ou de leur infirmité. Là encore, que désirerions-nous pour nous-mêmes si nous étions atteints par la maladie qui nous répugne chez un autre ? Comme nous la désirerions, comme nous la bénirions, la charité, sœur de celle du Christ, qui viendrait à nous avec un bon sourire et se pencherait sur notre misère pour lui apporter le baume attendu !

Que notre charité soit donc logique jusque dans ses extrêmes conséquences. Si vous voulez savoir quel héroïsme s'impose la charité, rappelez-vous l'exemple que donnent à notre société matérialisée les « Dames du Calvaire », qui réservent leurs soins matériels aux cancéreuses, ces incurables dont les plaies, a-t-on dit, rebuteraient des saints ! Chaque matin elles pénètrent, de blanc vêtues, dans le dortoir commun. Elles s'agenouillent, pendant que la Supérieure prononce à haute voix cette invocation : « Nous vous offrons, Seigneur, le pansement que nous allons faire. Daignez accorder à nos malades la résignation et à nous l'esprit de foi et la charité. » Et puis, la pince à la main, chacune se dirige vers sa malade. Alors, malgré toutes les fenêtres ouvertes, l'atmosphère devient pour une heure inhumaine. Madame la Supérieure, c'est son unique privilège, se réserve le plus immonde pansement du jour, et c'est elle aussi qui pourvoit à la dernière toilette des mortes.

Si j'ai voulu vous citer cet exemple admirable, c'est pour vous montrer, par des faits pris dans la vie contemporaine, jusqu'où peut aller la logique de la charité, jusqu'où Jésus veut qu'elle aboutisse : « La mesure d'aimer Jésus, en lui-même ou dans nos frères, doit être d'aimer sans mesure. » Gardons, m. f., la haute leçon des Dames du Calvaire.

2. Sans doute le Bon Dieu, qui prend pitié de notre faiblesse, ne nous demande pas de pratiquer un tel héroïsme, du moins d'une manière courante. Mais nous devons, tous et toutes, apprendre le facile métier de *consolateurs.*

C'est un art véritable, où les âmes délicates excellent, un métier qu'on apprend et qui livre rapidement ses secrets, car il est souvent encourageant.

Les cœurs déchirés y trouvent un baume à leurs propres détresses, et ceux qui ignorent les misères de la vie font à bon compte le plus précieux des apprentissages.

Là encore, la mesure de notre charité ne varie pas. Nous sommes si heureux d'une attention, d'un geste de délicatesse, d'un mot, d'un sourire parfois, d'un témoignage de sympathie quelconque, lorsque nous sommes visités par le malheur ! L'arrivée d'un deuil nous fournit l'occasion de mesurer la bonté consolatrice de ceux qui nous entourent, et peut-être plus encore nos exigences sur ce point. Comme nous sommes reconnaissants aux cœurs compatissants, et comme nous serions exposés à juger sévèrement les oublieux ! En pratique, soyons indulgents pour ceux qui semblent oublier et qui sont parfois retenus par une sorte de pudeur. Mais si l'occasion se présente, — et elle se présentera certainement dans une existence où l'on côtoie le malheur à chaque pas, — ne la laissons pas nous échapper. Partageons les douleurs de ceux qui souffrent ; faisons-leur la charité de les laisser nous exposer dans le détail leur misère, sans les interrompre pour leur raconter nos propres maux dont ils ne se soucient guère pour le moment ; et puis doucement, avec les paroles que nous dicteront notre affection fraternelle et notre foi, pansons la plaie sans paraître remarquer et surtout sans souligner l'aigreur dont nous avons pu être les confidents. Plus tard revenons, si nous le pouvons, afin que ces pauvres meurtris de la vie ne se croient pas abandonnés, ou ne pensent pas avoir été les bénéficiaires passagers d'une charité de commande.

Consolons les autres, comme nous voudrions être consolés nous-mêmes dans l'affliction.

3. Sachons aussi *nous résigner par avance à l'ingratitude* possible. Avouons que ce terrain est plus délicat. Nous serions assez facilement bons et consolateurs ; mais nous sommes à l'affût de toute marque de reconnaissance.

Si, par malheur, on a l'air d'ignorer et, à plus forte raison, de méconnaître notre geste de sympathie active, alors une parole d'aigreur monte rapidement du cœur aux lèvres et nos confidents la connaissent bien : « On ne m'y reprendra plus ! » Ai-je besoin de vous dire, m. f., combien cette parole est peu chrétienne, peu conforme aux enseignements évangéliques, aux paroles de Celui qui sur la croix a voulu implorer son Père pour les bourreaux de son temps et les ingrats de tous les temps : « Père, pardonnez-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

En fait, si notre charité est conditionnée par la reconnaissance à venir, de quel principe s'inspire-t-elle, sinon de l'amour de nous-mêmes ? Nous devons aimer Dieu dans nos frères, et ne pas chercher dans le ministère de la charité un tremplin à notre bonté pharisaïque.

Bien plus, nous devons accepter, sans nous plaindre et surtout sans changer notre conduite, qu'on nous rende le mal pour le bien : c'est parfois ainsi qu'on est payé de ses bontés. Un chrétien doit le savoir et ne s'en montrer nullement surpris. Si du plus profond de son cœur ulcéré monte une plainte qui semble légitime, qu'il lui suffise de s'agenouiller un instant devant son crucifix, de contempler Jésus en croix, mort pour tous les péchés de tous les ingrats que nous sommes, et de se demander si sa vie à lui est toujours conforme à l'amour rédempteur de Jésus, s'il ne lui a jamais rendu le mal de son péché en retour du bienfait insigne de la rédemption... Quand il se relèvera, il n'aura plus la force de maudire, il reprendra sa route charitable et tendra une main loyale et généreuse à celui qui paraissait en oublier la bonté. *Vince in bono malum.* Il faut vaincre le mal à force de bonté ; Jésus nous a enseigné par l'exemple de sa charité triomphante que l'amour est plus fort que la haine.

4. Enfin il sera bon de se rappeler que l'*Eglise elle-même,* à l'image du divin Maître, n'a pas mis de limites aux développements de la charité dans le monde.

Toutes les misères matérielles, physiques ou morales, l'Eglise maternelle s'est appliquée, avec l'ardeur de sa charité illimitée, qui se renouvelle chaque jour dans le sang du Christ, à les soulager. Les époques successives de l'humanité ont vu naître des familles religieuses consacrées au soulagement de ces détresses, à l'heure même où l'action charitable s'imposait. Bien avant les initiatives privées ou officielles, elle a sacrifié ses ressources, ses fils, leur vie parfois, pour continuer parmi les membres souffrants du Christ sa leçon de charité : les esclaves, les prisonniers, les fous, les épidémiques, les orphelins, les incurables de tout genre, les tuberculeux, les cancéreux, les lépreux, tous et toutes, elle les a accueillis comme ferait la plus aimante des mères. Et l'Eglise n'est-elle pas la plus attentive et la plus aimante de toutes les mères, puisqu'elle renouvelle sans cesse son amour à la source inépuisable du Cœur transpercé de Jésus ?

Aimer notre prochain comme nous-mêmes, apprendre l'art de consoler, consentir à donner gratuitement sans espoir de retour, s'inspirer des exemples de l'Eglise maternelle, telle peut être, telle doit être, si nous sommes vraiment chrétiens, la mesure de notre charité.

III. — *La pratique de notre charité*

Il nous faut maintenant, m. f., entrer dans certains détails qui nous révèleront la pratique de la charité.

Je rappellerai seulement, sans insister davantage, la pratique de l'aumône : elle s'impose à tout chrétien, vous le savez, puisqu'il n'est que le dépositaire des biens matériels que Dieu lui a confiés ; elle s'avère parfois délicate et l'on doit bien prendre garde de ne pas dissiper à tout vent des générosités qui pourraient faire défaut à ceux qui en ont un pressant besoin.

Je voudrais plutôt insister sur d'autres aspects de cette question, et vous dire qu'il faut pratiquer la charité envers son prochain par l'entraînement de la parole, la force de l'exemple et l'aide efficace de la prière.

1. *L'entraînement de la parole.* — C'est un art, m. f., de savoir se taire opportunément ; mais c'est parfois une faute de garder le silence, alors que la plus élémentaire charité commande qu'on parle. Il y a des silences complices, des silences coupables.

Récemment, dans un train de banlieue occupé par des messieurs, monte une jeune fille d'aspect réservé. Peu à peu la conversation s'engage entre deux voyageurs sur un ton qui ne laisse aucun doute au sujet de leurs intentions, car ils se mettent à débiter les histoires les plus osées d'un répertoire qui paraissait surabondamment fourni. De temps en temps ils jetaient un regard vers la jeune fille, dont le visage accusait une gêne croissante. Au bout de quelque temps, très simplement, elle ouvrit son sac à main, en tira son chapelet, et, lentement, traça sur elle-même un large signe de croix. Immédiatement, comme par enchantement, les deux hommes s'arrêtèrent, et l'un des assistants, qui n'avait pas osé protester parce qu'il se sentait en état d'infériorité verbale, ouvrit enfin la bouche pour dire ces paroles dont je garantis l'authenticité : « Messieurs, nous sommes tous des lâches de laisser ainsi débiter des horreurs devant une jeune fille sans protester ; elle vient de nous donner une belle leçon de courage. » En vérité, m. f., les voyageurs auraient dû parler plus tôt ; par leur silence ils devenaient complices et, dans une certaine mesure, responsables du mal qui s'accomplissait en leur présence. Il est parfois gênant de faire entendre une protestation ; mais la vraie charité va jusque là.

Les conversations et les voyages, si fréquents de nos jours, offrent aux âmes charitables de précieuses occasions de se manifester. A propos du moindre événement, combien il est facile d'éclairer un ami ou un compagnon de route, en lui passant un article bien fait, en soulignant devant lui l'injustice de telle mesure législative, en fustigeant sans pitié le divorce qui tue la famille, le laïcisme qui matérialise l'esprit des enfants et les prive de la lumière de Dieu, la Franc-Maçonnerie omnipotente et souterraine dont il faut dénoncer l'action incessante et sournoise, la presse neutre qui minimise l'action religieuse et donne une prime honteuse aux vedettes du crime !

Un vrai chrétien, celui qui a compris les exigences de la charité, emploiera, pour faire le bien et lutter contre le mal, les armes dont les ennemis de Dieu se servent pour leur action néfaste. Comme une parole dite à propos, lorsqu'elle sort d'une bouche autorisée, peut faire réfléchir et redresser les erreurs dont sont victimes tous ceux qui font leur « unique méditation », selon le mot de l'abbé Bethléem, dans leur journal quotidien ! Soulager une misère matérielle par un geste généreux, c'est bien ; on accomplit souvent une œuvre plus salutaire encore en délivrant de son erreur un esprit obscurci.

2. *La force de l'exemple.* — Si tous les chrétiens étaient convaincus de la force décisive de l'exemple ! Que d'hésitants se décideraient à accomplir leur devoir pascal, si telle personne en vue de leur paroisse leur montrait le chemin ! Mais il arrive que les personnes en question, qui font leurs Pâques, s'en vont les faire dans une autre église, sous prétexte de tranquillité et d'indépendance, en fait par respect humain. Leur démission en face d'un devoir paroissial en entraîne d'autres et, s'ils résistent aux avis qui leur sont donnés sur ce point, ils se rendent coupables d'un péché par omission.

Ah ! comme ils sont nombreux ces péchés par omission, sur lesquels j'attire aujourd'hui votre attention ! Je ne parle pas seulement de ceux qui négligent leurs devoirs religieux ; je songe à ces ci-

toyens qui ne votent pas et qui ne savent pas se priver d'une sortie pour assurer le succès d'un candidat digne de leurs suffrages. Et je songe aussi, comme vous, j'imagine, aux députés qui sont absents de la séance lorsqu'une grave discussion prévue s'engage. Péchés par omission !

Est-il beaucoup de chrétiens qui échappent à ces omissions, dont les répercussions sont immenses dans le domaine de la charité fraternelle, puisque, mal éclairés eux-mêmes, ils sont dans l'impossibilité de porter la lumière dans des esprits ou des cœurs qui en sont privés ? Combien pourraient faire de temps en temps cet examen d'une âme droite : « Je m'accuse d'avoir entendu des sermons sans les écouter ; de n'avoir donné à mon instruction religieuse qu'une attention léthargique ; de n'avoir chez moi ni la Bible, ni le Nouveau Testament ; de n'avoir jamais lu en entier les Evangiles ni une *Vie* de Notre-Seigneur; de n'avoir vu dans la grâce qu'un paratonnerre et non la robe nuptiale, qu'une garantie et non une valeur. » (P. Plus, *Le Christ dans nos frères*, p. 154).

Dans l'ordre providentiel, Dieu nous fait l'incommensurable honneur de compter sur nous. Disons-nous et redisons-nous qu'il est des âmes que Dieu a résolu de sauver par nous : si nous leur manquons, si nous nous acquittons incomplètement de notre ministère, qui sait si elles auront la lumière divine ? « Si vous êtes un ami du Christ, dit un auteur contemporain, plusieurs se réchaufferont à ce feu, prendront leur part de cette lumière. Mais le jour où vous ne brûleriez plus d'amour, beaucoup mourraient de froid. »

Et quand l'Eglise vous invite à entrer dans les formations de l'Action catholique, c'est sans doute parce qu'elle est chargée par son Fondateur de rechristianiser une société qui roule vers le paganisme, mais encore parce qu'elle veut que les chrétiens prennent une conscience plus vive de leurs responsabilités apostoliques. On n'est pas chrétien pour soi tout seul ; on porte en charge l'âme de ses frères, et nul n'a le droit de se dérober à cette obligation de première charité. Si les chrétiens avaient peur de l'effort et se réfugiaient dans l'abstention, ils se rendraient coupables d'une faute contre la charité par omission, et peut-être un jour résonnerait à leurs oreilles la terrible parole du Christ : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ; nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. » Alors eux aussi lui diront : « Seigneur, quand vous avons-nous vu avoir faim ou soif, ou être étranger, ou nu, ou malade ou en prison, et ne vous avons-nous pas assisté ? » Et il leur répondra : « En vérité je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait. »

Devant cette condamnation sans appel du Juge suprême, méditons, m. f., sur les nécessités de la charité fraternelle : au lieu d'être des égoïstes par omission, soyons des entraîneurs par l'exemple de notre dévouement au service de nos frères malheureux. Qui dira jamais la force décisive de l'exemple ainsi compris et pratiqué ?

3. *L'aide efficace de la prière.* — Très brièvement je voudrais vous rappeler la puissance trop méconnue de la prière et la coopération que Dieu nous offre ainsi.

Toute faveur divine, toute élévation d'âme est le résultat d'une grâce. Qui donne cette grâce ? Dieu, et Dieu seul. Qui peut l'obtenir ? La prière. Ainsi donc nous devons joindre le recours à Dieu à l'exercice de notre charité.

Nous nous faisons bien souvent illusion sur la portée de notre action, quand elle n'est qu'une action sans appui surnaturel. Sans doute, les causes secondes entrent en jeu, puisqu'elles sont ainsi établies par Dieu ; mais pour mouvoir une âme, pour l'ébranler au point de la transformer et d'opérer en elle une véritable révolution d'ordre spirituel, il faut, n'en doutons jamais, l'apport de notre prière. « Lorsqu'on constate un grand rayonnement surnaturel, une action vraiment féconde, soyez-en sûrs, un lot de prières ardentes a été jeté dans le brasier. »

Les missionnaires et les conducteurs d'âmes le savent bien, puisqu'ils n'entreprennent jamais une action surnaturelle de quelque importance sans intéresser à son succès des âmes vouées par vocation à la prière et à la souffrance. A l'heure des grandes révélations, nous apprendrons peut-être que le succès d'une mission ou d'une organisation d'Action catholique à laquelle nous consacrons le meilleur de nos loisirs a été dû, moins au déploiement de notre intelligente activité qu'à l'action invisible d'un pauvre malade, d'une humble servante qui prie en offrant son travail, ou d'une carmélite inconnue qui, dans le silence de sa cellule, s'est tournée vers Celui qui est le dispensateur de toutes les grâces, afin qu'il les jette à profusion sur les âmes qui en sont privées.

Vous connaissez peut-être, m. f., cette histoire charmante des Frères du couvent de Witzbourg. Ils étaient partis pour prêcher, mais un fleuve leur barrait la route ; ils trouvaient bien une barque pour le passer, mais la barque était dépourvue d'avirons. Et de l'autre côté de la rive, des foules attendaient la parole de Dieu. Or il advint, nous dit la légende, qu'une petite fille d'une huitaine d'années s'élança du haut de la colline voisine, une rame sur l'épaule : elle accourut vers eux, leur fit passer le fleuve et disparut aussitôt.

Légende, m. f., j'en conviens, mais image exacte et bien consolante de la prière charitable : c'est elle qui apparaît lorsque tous les moyens humains sont épuisés, et qui fait passer le fleuve aux missionnaires de la charité.

* *

Nous nous étions donné comme programme aujourd'hui d'opérer une sérieuse révision des valeurs sur le terrain de la charité. Puissent le rappel de la grande leçon de la charité du Christ, les réflexions sur la mesure de notre charité et les conseils sur la pratique de la charité, avoir contribué à atteindre le but proposé !

Soyez bons, m. f., inlassablement bons. Ambitionnez de rayonner le Christ par votre bonté souriante et illimitée.

Adoptez à votre compte le plan de Dieu qui est de sauver les âmes, devenez ses collaborateurs effectifs, ayez le souci et la hantise du salut de vos frères.

Donnez dans la limite de vos ressources, de votre santé, de votre temps, car votre aide matérielle, fécondée par la prière, vous fera aimer de vos frères et vous permettra, en leur montrant le vrai visage du Christ dans ses fils, d'atteindre leurs âmes.

Qu'elle est admirable, la vie du chrétien qui a le souci d'activer en lui la charité divine ! Il sent en lui le lien très fort avec le Christ qui a tant aimé les hommes qu'il est mort pour eux ; il jette la pauvre monnaie de ses désirs humains dans la fournaise

où bouillonnent tous les trésors de Dieu ; en lui grandit le sentiment si doux de la fraternité, qui deviendra parfois comme une paternité spirituelle; enfin, sous l'emprise grandissante de la charité du Christ qui l'envahit de toute part, l'égoïsme foncier s'atténuera jusqu'à disparaître. « Les grands cœurs ne sont jamais heureux, a dit un moraliste : il leur manque le bonheur des autres. »

En vérité, m. f., ce chrétien (et pourquoi donc chacun de vous ne serait-il pas ce chrétien ?) aura le droit de prononcer loyalement, sans aucun reproche de sa conscience, la formule de la céleste charité : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus tout, et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XVI

Sexagésime

BONNE ET MAUVAISE SEMENCE

Mes frères,

Quel est cet homme qui sortit de sa maison pour aller semer du grain dans son champ, dont il est question dans la parabole que je viens de lire? Tous les saints Pères nous disent que c'est le Verbe divin descendu du ciel sur cette terre pour y répandre sa divine parole. C'est en effet de la parole divine qu'il s'agit dans tout l'évangile de ce jour. Je devrais donc traiter ce sujet ; mais comme j'aurai d'autres occasions de le faire, je veux m'en tenir à la seule idée de *semence* et vous dire qu'il n'y a peut-être pas dans les Saintes Ecritures de comparaison plus souvent appliquée aux actions des hommes que celle de la semence. S. Paul l'exprime très bien dans sa lettre aux Galates : « *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* » (Gal., VI, 8). Nous récolterons ce que nous aurons semé : celui qui sème des œuvres bonnes recueillera des récompenses temporelles et éternelles ; celui qui sème des actions mauvaises ne peut s'attendre qu'à des châtiments temporels et éternels.

I. — *La bonne semence*

Trois choses sont nécessaires à celui qui sème s'il veut obtenir une bonne et abondante récolte : 1° avoir une bonne semence, 2° la confier à une bonne terre, et 3° avoir pour devise : « Travail et patience. »

1. Telle semence, telle récolte. La chose est naturelle : et vous taxeriez de folie celui qui semant de l'ivraie prétendrait moissonner un pur froment. « Ce n'est pas sur des épines, dit le Sauveur, que l'on vendange des raisins, ni sur les ronces que l'on cueille les figues. » Or, d'après l'analogie qui existe entre les choses naturelles et les choses spirituelles, il est certain que des actions mauvaises ne peuvent produire que quelque chose de mauvais, et que les bonnes actions ne peuvent nous faire espérer que quelque chose de bon.

Vous donnez à manger à ceux qui ont faim, des vêtements à ceux qui en ont besoin, vous visitez les malades, vous consolez les affligés, vous donnez de bons conseils, vous vous appliquez à la prière, aux œuvres de piété et de religion : c'est bien, ce sont là d'excellentes semences ; mais cela ne suffit pas, et pour qu'elles portent le fruit désiré, il faut les jeter dans une terre bien préparée.

2. En effet n'était-elle pas de bonne qualité la semence que jeta le laboureur de l'Evangile? Oui, certainement. Mais celle qui alla, poussée peut-être par le vent, se perdre sur le chemin public, celle qui tomba dans les épines comme celle qui resta sur la pierre sèche, furent toutes perdues. Seule, celle qui tomba dans un terrain bien préparé produisit en son temps cent pour un. Or quel est donc ce terrain favorable qui rend bonnes nos actions et les fait fructifier pour la vie éternelle ? S. Paul nous l'apprend : c'est l'âme en état de grâce avec Dieu, c'est l'intention bonne et droite, qui sont cette terre féconde produisant des fruits de vie éternelle : *Qui seminat in spiritu, de spiritu metet vitam æternam.* (Gal., VI, 8).

Sans la grâce sanctifiante qui est l'esprit et la vie de l'âme, toutes les œuvres de piété, de religion, de justice et de charité, seront bonnes dans l'ordre naturel, dignes d'une récompense temporelle, capables d'émouvoir le cœur de Dieu et de le porter à accorder des grâces de conversion à celui qui les pratique ; mais elles ne seront d'aucun mérite pour la vie éternelle, elles seront des œuvres mortes, parce qu'elles seront produites par une âme qui est morte à la grâce de Dieu par le péché.

Elles ne mériteront pas non plus une récompense éternelle les bonnes œuvres qui, bien que faites par une âme justifiée, ne sont pas accompagnées d'une intention droite et pure. Je m'explique. — Voilà une personne qui fréquente l'église, assiste aux offices avec une religieuse exactitude, dans un maintien recueilli ; mais le but qu'elle se propose est d'acquérir l'estime de ceux qui l'observent. Eh bien ! cette intention empoisonne pour ainsi dire son action, c'est-à-dire que de bonne elle la rend coupable. — Cette autre fait de nombreuses aumônes : c'est encore là une excellente semence ; mais si, comme les Pharisiens, elle les fait en sonnant de la trompette, c'est-à-dire pour la vaine gloire de paraître charitable, la mauvaise intention change le bon froment en une ivraie détestable et nuisible. — Cet homme a prêté volontiers son argent et sans aucun intérêt à un ami qui en a eu besoin : très bien jusqu'ici; mais ce prêt, il l'a fait parce qu'il prévoit que, au jour de l'échéance, cet ami ne sera pas en mesure de lui rembourser son argent, et qu'ainsi il pourra acquérir à vil prix telle bonne et belle terre, telle propriété agréable sur laquelle il a jeté les yeux depuis longtemps et qu'il n'aurait peut-être jamais pu obtenir même à un prix très élevé. Ce prêt cesse ainsi d'être un acte de charité, bien plus, l'intention dont il est accompagné en fait une espèce de trahison. — Donc, m. f., entendez bien ceci : un acte, quelque bon et louable qu'il soit de sa nature, est comme un cadavre ; l'esprit qui vivifie ce cadavre c'est l'intention droite et vertueuse.

3. Enfin, une fois la bonne semence jetée dans un terrain favorable, attendez qu'elle porte son fruit, mais attendez avec patience, *in patientia*, comme dit notre évangile. Beaucoup, après avoir assisté leurs parents, aidé leurs voisins, secouru les pauvres, après un grand nombre d'aumônes et de bonnes œuvres, beaucoup, dis-je, se plaignent de ne voir apparaître aucun fruit, aucune récompense. Cette récompense, leur dirai-je, l'attendez-vous de Dieu ou du monde? Si c'est du monde, oh ! qu'elle est incertaine, qu'elle est fragile, qu'elle est compromise ! Mais si c'est de Dieu que vous l'attendez, ayez patience, car vous ne serez point déçus dans votre espérance. L'agriculteur, dit S. Jacques (v, 7), attend patiemment le

fruit de la terre et de ses sueurs, *ecce agricola expectat pretiosum fructum terræ patienter ferens.* Eh bien ! vous aussi, imitez sa patience, *patientes igitur estote et vos.* Lorsqu'on a jeté le grain sur le champ, on l'ensevelit sous terre ; alors la pluie et la neige tombent sur lui, et il lui faut supporter le vent, les froids, la gelée. Et ensuite ? Ensuite viennent les beaux jours, les épis se forment, le soleil les jaunit, et le moissonneur se réjouit.

N'est-ce pas ce qui arriva au bon Tobie ? Transporté captif de la Samarie à Ninive avec les dix tribus d'Israël, il sut mettre à profit sa captivité. Les œuvres de charité qu'il pratiqua pour soulager ses compatriotes sont innombrables : aumônes aux indigents, encouragements aux malheureux, conseils et réprimandes aux prévaricateurs de la loi de Moïse ; plein de sollicitude pour les vivants, il se montre soucieux du sort des morts jusqu'à laisser un repas commencé, jusqu'à exposer sa propre vie pour ne pas les abandonner sans sépulture. Or, cette semence abondante et choisie resta pendant longtemps ensevelie sous terre, et l'on vit tomber sur elle comme une neige épaisse. Un soir qu'il était fatigué d'avoir transporté des cadavres et vaincu par le sommeil, Tobie s'endormit sur le seuil. Des hirondelles laissèrent tomber de leur nid sur ses yeux des excréments qui, en s'infiltrant sous les paupières, y éteignirent la lumière : et voilà ce bon patriarche devenu aveugle. M. f., c'est la neige tombant sur la bonne semence. — A la cécité vint bientôt s'ajouter la pauvreté, à la pauvreté la langue méchante et les reproches amers de sa femme : ceci, c'est le vent, c'est la gelée. — Mais quoi, tout va-t-il donc être perdu? Oh! ne craignez point. Tobie est résigné et il attend patiemment les divines récompenses pour l'autre vie. Mais voici que Dieu veut le dédommager même sur cette terre : il lui envoie l'archange Raphaël pour servir de guide à son fils. Ce céleste compagnon conduit son jeune ami à Ragès, ville de Médie, le ramène sain et sauf à son père et accompagné d'une épouse aussi sainte que riche ; puis, les yeux de Tobie s'ouvrent de nouveau à la lumière ; enfin, ce qui est infiniment préférable, ce vénérable patriarche s'en va recevoir en l'autre monde l'éternelle récompense que sa patience et ses vertus héroïques lui ont méritée.

II. — *La mauvaise semence*

Par contre, j'ai dit que celui qui ne sème que des mauvaises actions ne peut qu'encourir un malheur éternel. C'est le Saint-Esprit qui le dit au livre des Proverbes (XXII, 8).

Cette mauvaise langue sème la discorde entre les époux, entretient la guerre au sein des familles, répand partout les mensonges, les calomnies, les impostures ; d'après elle, tous les hommes sont mauvais : les âmes pieuses ne sont que des hypocrites ; ceux qui font l'aumône, des orgueilleux ; les riches, des voleurs ; elle n'épargne rien, ni le sacré ni le profane, ni le cloître ni le clergé. Et quelle est ordinairement, m. f., la récompense réservée ici-bas à une telle langue pour ses hauts faits ? Celle qu'elle mérite, c'est-à-dire une réputation détestable qui la déshonore aux yeux du monde, qui la fait haïr et fuir par toutes les personnes honorables, comme on fuit à l'aspect des vipères et des serpents. *Qui seminat iniquitatem, metet mala.*

« Mon fils, dit encore l'Esprit-Saint, gardez-vous de semer de mauvaises actions dans les sillons de l'injustice, si vous ne voulez pas recueillir une moisson sept fois plus grande de malheurs et d'infortunes. » (Eccli., VII, 3). Et quels sont ces sillons d'injustice ? Ce sont les fraudes, les faux poids, les mesures trompeuses, les usures cachées, etc. Celui qui sème dans ces sillons moissonnera des désagréments plus nombreux que les avantages qu'il aura pu réaliser.

Jeunes gens aveugles, vous semez, selon le mot de S. Paul, des œuvres de chair ? Voici, ajoute-t-il, ce que vous en retirerez : des taches ineffaçables à votre honneur, des maladies inavouables qui s'attacheront à votre chair, vous réduiront à l'état de demi-cadavres, et abrègeront le nombre de vos jours.

* *

Je voudrais, m. f., que, comme fruit de cette instruction, vous preniez la résolution généreuse d'imiter les saints Apôtres. L'Eglise leur applique ces paroles du psalmiste : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.* Ils ont enduré des fatigues, arrosé de leurs sueurs la semence de la divine parole, ils s'en sont allés jusque chez les nations les plus éloignées et les plus barbares pour jeter dans ces terres sauvages les germes de la religion et de la foi : oui, ils ont pleuré, versé leur sang et sacrifié leur vie. Mais aussi, qu'elle fut belle la moisson qu'ils recueillirent ! Tant d'âmes sauvées, tout un monde converti, la foi propagée et établie sur tous les points de la terre, foi dont nous goûtons maintenant les fruits : et pour eux-mêmes, combien n'ont-ils pas amassé de ces gerbes de précieux mérites, de perpétuelles bénédictions et de joie éternelle ! Leurs noms sont écrits sur la terre et dans le ciel, et on les redit toujours avec vénération, reconnaissance et amour. Leurs corps reçoivent un culte sur nos autels; leurs âmes forment dans le ciel un chœur glorieux, *te gloriosus Apostolorum chorus*, et là, ils se réjouiront dans les siècles éternels : *venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.*

Nous aussi, m. f., travaillons à la gloire de Dieu et au salut de nos frères ; préparons-nous une abondante récolte de mérites par nos œuvres de charité, de justice, d'édification et de sainteté. Il nous faut jeter les semences de notre salut dans les larmes du repentir, dans la mortification de nos sens, dans la victoire sur nos passions. Car, telle semence, telle récolte : si vous faites le bien, vous serez récompensés ; si vous faites le mal, vous serez châtiés. *Quæ seminaverit homo, hæc et metet. Amen.*

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

IV

LA LOI DIVINE, NATURELLE ET POSITIVE

Mes frères,

Aux morales fausses ou incomplètes, il faut opposer la morale chrétienne, basée sur Dieu créateur, législateur et juge.

Mais où trouver la substance de cette morale, dans laquelle la raison s'unit au cœur pour actionner la volonté ? *Dans la loi de Dieu*, qui oblige sans contraindre, loi *naturelle* et loi *positive*.

Examinons ces deux espèces de lois, en demandant au Souverain Législateur de nous en faire saisir et goûter le sens profond. *Da mihi intellectum ut discam mandata tua.*

I. — *Loi naturelle et loi primitive*

Dieu avait gravé au fond du cœur humain la LOI NATURELLE, c'est-à-dire la loi qui découle de la nature même des choses et nous est connue par la raison. Cette loi vient des relations naturelles des êtres, relations de créature à Créateur, d'enfants à parents, d'hommes à hommes, de biens à propriétaires, etc. Quelques principes seulement généraux et universels en sont l'objet premier. Ainsi il faut aimer le Souverain Bien ; il faut faire le bien et éviter le mal, vivre conformément à la droite raison ; ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on vous fît à vous-même. Cette loi s'étend à tous les pays et à tous les temps ; elle est universelle et immuable. (Rom., II, 14, 15).

Mais Dieu ne s'est pas contenté d'inscrire la loi naturelle dans le cœur de l'homme. Il lui a encore manifesté sa volonté à différentes époques de son histoire. La loi primitive, la loi mosaïque, la loi chrétienne forment pour ainsi dire les trois étapes de la LOI DIVINE POSITIVE.

Dans la *loi primitive* sont renfermés les préceptes imposés à Adam et aux patriarches et transmis de génération en génération par tradition orale. Ainsi la défense faite à Adam et à Eve de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, l'obligation d'offrir des sacrifices, etc.

II. — *Loi ancienne ou mosaïque*

Il arriva que la loi primitive, et même la loi naturelle, ne furent plus observées ou furent mal observées. Pour supprimer toute incertitude et toute indécision, Dieu va, d'une façon précise et solennelle, faire connaître de nouveau sa volonté en donnant la loi *écrite*, qu'on appelle aussi la loi *ancienne*, par opposition à la nouvelle loi portée par le Christ, ou loi *mosaïque*, du nom de celui qui fut chargé de sa promulgation. Faisons une petite page d'histoire.

Jacob, fils d'Isaac, qui était fils d'Abraham, eut douze fils, parmi lesquels Joseph, qui fut vendu par ses frères comme esclave à des marchands qui l'emmenèrent en Egypte. Joseph gagna la confiance de Putiphar, officier du Pharaon d'Egypte ; mais, injustement accusé, il fut jeté en prison. Fameux dans l'art d'expliquer les songes, il fut libéré et choisi, quoique hébreu, comme ministre par Pharaon. Il s'occupa du ravitaillement et fit d'amples provisions de blé dans les greniers égyptiens. Pressés par la famine, les frères de Joseph vinrent acheter du blé en Egypte. Après diverses péripéties, Joseph établit son père et toute sa famille dans les meilleures terres de l'Egypte. Les Hébreux se multiplièrent à tel point qu'ils devinrent indésirables pour les Egyptiens et furent condamnés aux plus dures corvées. Le roi ordonna même de jeter dans le Nil tous les garçons nouveau-nés. Moïse échappa. Devenu grand, il prit courageusement la défense de ses frères, tua un Egyptien dans une querelle et dut s'enfuir à l'étranger, où il se mit à garder les troupeaux. Dieu lui apparut dans le buisson ardent sur le mont Horeb et lui ordonna d'aller délivrer les Hébreux de la servitude du Pharaon. Celui-ci refusa d'abord de les laisser partir, puis, effrayé des fléaux qui s'abattirent sur l'Egypte, y consentit, voulut ensuite, mais en vain, reprendre sa parole, lança contre eux son armée qui, sur un signe que fit Moïse sur l'ordre de Dieu, fut engloutie dans la mer Rouge. Pendant quarante ans, les Hébreux marcheront dans le désert, pour gagner le pays de Chanaan, la terre promise par Dieu à leurs pères.

Quelques mois après la sortie d'Egypte, ils campèrent au pied du rocher géant du Sinaï, dans une plaine immense, isolée dans le chaos des montagnes, et qui paraît disposée comme un rendez-vous avec Dieu sur les hauteurs.

Moïse, appelé par Dieu, gravit la montagne. Dieu va lui donner sa loi d'une façon grandiose, se servir de lui comme d'instrument, comme d'intermédiaire pour la faire connaître et exécuter. Ecoutez le récit biblique :

« Et déjà était arrivé le troisième jour et brillait la clarté du matin. Et voilà que les tonnerres se firent entendre, les éclairs brillèrent, une nuée sombre couvrit la montagne... Et tout le mont Sinaï fumait, parce que le Seigneur y était descendu dans le feu, et la fumée s'en élevait comme d'une fournaise ; et tout le mont était terrible. Et le son de la trompette croissait de plus en plus et s'étendait davantage. Et Moïse parlait à Dieu et Dieu lui répondait. »

Tout cet appareil de puissance était nécessaire pour faire éclater la gloire et la majesté de Dieu, pour produire dans le peuple la crainte, commencement de la sagesse, et le stimuler à l'observation de la Loi.

Remercions Dieu d'avoir mis tant d'harmonie dans ses œuvres, d'avoir promulgué sa loi éternelle du haut de ce trône de granit, d'avoir répandu dans les esprits sa vérité, pendant que sa lumière baignait les pics éblouissants, d'avoir parlé où il semble qu'on ne peut entendre que lui.

Voici le texte donné par Dieu à Moïse (Exode, xx) :

I. « Je suis Jéhovah, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face. Tu ne te prosterneras point devant les idoles et tu ne les serviras point.

II. « Tu ne prendras pas le nom de Jéhovah en vain.

III. « Souviens-toi du jour du sabbat pour le sanctifier. Tu travailleras les six autres jours et tu y feras tous tes ouvrages ; mais le septième jour est le repos du Seigneur ton Dieu ; tu ne feras en ce jour aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni tes bêtes de service, ni l'étranger qui est chez toi. Car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils renferment, et le septième il a cessé de créer, et ce septième jour il l'a béni et sanctifié.

IV. « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs dans le pays que Jéhovah ton Dieu te donne.

V. « Tu ne tueras point.

VI. « Tu ne commettras point le péché d'impureté.

VII. « Tu ne déroberas point.

VIII. « Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain.

IX. « Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain.

X. « Tu ne convoiteras point la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui lui appartient. »

En plus du Décalogue, qui s'imposait à tous les hommes, il y avait des *préceptes cérémoniels* ou *rituels* qui régissaient les choses du culte, et des *lois civiles* qui réglaient les rapports des sujets soit en-

tre eux, soit avec les gouvernants. Ces deux catégories de lois n'obligeaient que les Juifs. Cette législation très nationaliste, très juive, destinée avant tout à isoler le peuple de Dieu des nations idolâtres, sera abolie par la loi nouvelle.

Quand Moïse descendit du Sinaï, après quarante jours, il « tenait dans ses mains les deux tables », ou plaques de pierre sur lesquelles l'écriture divine était gravée de part et d'autre.

Dans l'antiquité, les lois étaient écrites sur des tables, des tableaux. Chez les Romains, par exemple, les lois des XII Tables étaient gravées sur douze tables d'ivoire, d'après les uns, de bois, d'après les autres, de bronze d'après la tradition la plus autorisée. Ces tableaux étaient placés à l'entrée du tribunal, et les intéressés pouvaient en prendre connaissance.

Sur l'une des deux tables de pierre étaient inscrits les trois premiers commandements. Ils forment un ordre à part ; ils ont Dieu pour objet direct, Dieu, principe et fin de toutes choses, et nous dictent nos devoirs envers lui avec une logique magistrale. Comme le fait remarquer S. Thomas, dans une société le premier devoir des membres est de se soumettre à celui qui en est le chef. Dans l'immense société qu'est l'humanité, tous les membres doivent la soumission la plus complète au Souverain Maître et n'avoir aucune communication avec ses ennemis. D'où le premier commandement : « *Tu n'auras point d'autre Dieu que moi...* »

Mais si Dieu est le chef souverain, l'unique chef, le respect absolu lui est dû, aucune offense ne doit lui être faite, d'où le second commandement : « *Tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur.* »

On doit lui obéir, le servir, et garder le jour qu'il s'est réservé. D'où le troisième commandement : « *Souviens-toi de sanctifier le jour du Seigneur.* »

Les sept autres commandements étaient gravés sur la seconde table ; ils ont trait au prochain. Mais ce qui nous est le plus prochain d'entre tous les prochains, c'est notre père, c'est notre mère, qui, au surplus, se rapprochent particulièrement de Dieu, puisque leur mission sacrée est, après Dieu et d'après son institution, de transmettre la vie : « *Tes père et mère honoreras...* » Les six autres commandements sont gradués d'après l'importance et la gravité des dommages qu'ils visent. L'action est plus grave que la parole ; la parole est plus grave que le désir. D'où l'ordonnance de ces commandements : « *Tu ne tueras pas. Tu ne commettras pas d'adultère. Tu ne voleras pas. Tu ne porteras pas de faux témoignage. Tu ne convoiteras pas ni la femme ni la maison de ton prochain.* » L'homicide est pire que l'adultère, l'adultère que le vol, le vol que le faux témoignage, le faux témoignage que la concupiscence ou le désir mauvais. Comment ne pas admirer avec S. Paul l'incomparable beauté de la législation divine !

Les tables de la Loi furent enfermées avec grand respect dans un coffre précieux, nommé l'*Arche d'Alliance*. C'était un coffret en bois, genre acacia, garni de lames d'or à l'intérieur. Tout autour de la partie supérieure courait une sorte de couronne d'or. Aux quatre angles étaient attachés quatre anneaux d'or, dans lesquels on passait des bâtons en bois d'acacia doré, pour la transporter plus facilement. Deux chérubins d'or, placés vis-à-vis l'un de l'autre, aux extrémités du couvercle que l'on appelle « propitiatoire », le voilaient de leurs ailes déployées. Ce serait une erreur de ne prendre le « propitiatoire » que pour un couvercle, car il est d'or massif, quand l'arche n'est qu'en bois doré. Il était, en effet, l'endroit sacré où Dieu se manifestait, comme le trône où résidait sa majesté.

L'arche s'appelait *Arche d'alliance* parce qu'elle contenait les tables de la Loi qui résumaient les conditions de l'*alliance* de Dieu avec son peuple.

L'arche et les chérubins étaient les seules figures que Dieu ait voulues, en dérogation à la loi générale : « Tu ne feras pas d'images taillées... pour les adorer. » Et Dieu les fit enfermer dans le *Saint des Saints*, loin de la vue du peuple, qu'il ne voulait pas exposer à quelque occasion d'idolâtrie. Ce *Saint des Saints* était un endroit entièrement obscur : le grand-prêtre lui-même n'y pénétrait qu'une fois par an.

L'Arche d'alliance impliquait la présence de Dieu. Aussi son rôle revêtait une importance hors pair, lors des migrations dans le désert et de la conquête de la Terre promise. Dans ces premiers temps, elle fut l'agent matériel d'une forte unité nationale et même d'une centralisation cultuelle effective. — C'est sur l'Arche d'alliance qu'apparut redoutable la gloire de Jéhovah, lorsque la foule furieuse voulait lapider Caleb et Josué qui lui reprochaient sa lâcheté. — Pour occuper la Terre promise, il fallait franchir le Jourdain, dont le passage était absolument impossible à la multitude juive, encombrée de femmes, d'enfants et de troupeaux. Dès que l'Arche fut arrivée au fleuve portée par les prêtres, le peuple put passer à pied sec. — Arrivé devant la place forte de Jéricho Josué l'assiégea. Sur l'ordre de Dieu, il fit faire processionnellement le tour de la ville avec l'Arche, au son des trompettes, pour impressionner et décourager l'ennemi, pour attirer tout particulièrement la protection divine. Au septième jour, au moment où la cérémonie se terminait par les clameurs des assiégeants, la ville fut conquise. — Plus tard, les Philistins battirent les Israélites, sous le faible et vieil Héli. Ils prirent l'Arche d'alliance pour la transporter dans le temple de leur idole Dagon ; mais, frappés de multiples fléaux par Dieu, ils la renvoyèrent en Israël. — Pour que Jérusalem, dont il venait de s'emparer, devînt le centre de l'unité religieuse, David y amena l'Arche, avec l'intention de lui bâtir un édifice de pierre, que construira magnifiquement son fils Salomon. En des fêtes incomparables, l'Arche fut transférée de la tente ou tabernacle au Saint des Saints du nouveau Temple.

III. — *Loi nouvelle ou évangélique*

Les commandements que Dieu avait remis à Moïse sur le mont Sinaï et qui furent la loi du peuple juif avant la venue du Messie, furent renouvelés et perfectionnés par Jésus-Christ, la Voie, la Vérité, la Vie. Ce fut la *loi nouvelle ;* la loi de crainte fut changée en loi d'amour, que Jésus exposa dans tout son Evangile, spécialement dans le fameux *Sermon sur la Montagne*, qui est le code de la morale nouvelle, le discours central du message du Christ au monde.

Jésus vient de choisir ses apôtres sur la montagne, et redescend sur le plateau. Une foule venue de Jérusalem et de Judée, peuple, pêcheurs, paysans, artisans, pauvres gens en majorité, l'entoure, avide d'entendre sa parole si simple, si douce, si délicate et d'apprendre la science de la vie, de la vraie vie, de la vie éternelle.

Du haut de ce nouveau Sinaï, Jésus se hâte de préciser les rapports entre la loi nouvelle et la loi mosaïque. Il ne vient pas détruire, abroger ni la loi

ni les prophètes, mais parfaire, perfectionner le Décalogue. Il ne condamne pas seulement les actes coupables, mais aussi les désirs, les pensées qui peuvent conduire à ces actes. Et il demande de ne rien faire pour les hommes, mais tout pour Dieu seul. A la religion de surface qui n'empêche pas les Pharisiens, ses plus zélés sectateurs, d'avoir le cœur rempli de ténèbres et de haine, il oppose la religion de fond, celle qui change le cœur, l'oriente vers Dieu et vers l'amour du prochain et le remplit de lumière et de charité. Pour bien montrer qu'il s'adresse au cœur, son grand discours inaugural s'ouvre par les Béatitudes.

Ces commandements se résument dans ces deux préceptes de Jésus-Christ : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton esprit, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces... Tu aimeras le prochain comme toi-même. »

Et cela s'explique aisément. — Quand on aime véritablement Dieu, on l'adore volontiers, on respecte son saint nom, on observe avec soin le jour qu'il s'est réservé pour son culte. — Quand on aime véritablement Dieu, on ne peut pas ne pas aimer le prochain créé par Dieu et racheté par lui, c'est-à-dire on honore d'abord ses père et mère, on ne fait tort à personne ni dans son corps, ni dans son âme, ni dans ses biens, ni dans son honneur.

* *

Que votre œuvre de législateur est belle, ô mon Dieu ! Et combien vraie cette parole de l'Apôtre : qu'en tout ce que vous faites il règne un ordre excellent ! (Rom., XIII, 1). De même que tous nos dogmes s'échelonnent et s'enchaînent dans cette ordonnance splendide qu'est la réponse graduée et successive du cœur de Dieu aux secrets appels du cœur de l'homme, ainsi, en fin de compte, toute la loi se résout dans l'amour : *Plenitudo legis est dilectio*, (Rom., XIII, 10). « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, de tout ton esprit, de tout ton cœur, de toutes tes forces et ton prochain comme toi-même. » Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE L'APPARITION DE NOTRE-DAME DE LOURDES

(11 février)

I

LES TROIS ÉGLISES DE LOURDES

Mes frères,

Le 25 février, le jour où la Belle Dame, qui n'avait pas encore dit son nom, confia à Bernadette un secret demeuré impénétrable, avant de disparaître, l'Immaculée chargea la petite Voyante d'un message public : « Et maintenant, ma fille, allez dire aux prêtres que je veux qu'on m'élève ici une chapelle. »

On lui en éleva trois : la Basilique supérieure, sa crypte, et la Basilique du Rosaire.

En ce jour anniversaire de la première apparition de l'Immaculée à Bernadette, auquel l'Eglise a fixé la fête de Notre-Dame de Lourdes, il sera bon d'évoquer les souvenirs que ces églises ont laissés aux pèlerins de Massabielle, que nous sommes presque tous, afin de raviver les émotions qui nous disposeront à mieux célébrer le souvenir de la visite de la T. S. Vierge sur notre terre de France.

I. — *La Basilique supérieure*

La Basilique supérieure, plantée sur le rocher de Massabielle, fut la première chapelle construite là-bas à la demande de la Sainte Vierge.

Son architecture ne fut pas du goût de tout le monde et en particulier elle n'enchantait pas Huysmans, on s'en souvient : « Mince, étriquée, dit-il, sans un ornement qui vaille, elle évoque le misérable souvenir de ces églises en liège dont certaines devantures d'industries se parent, elle relève d'une esthétique de marchands de bouchons : la moindre des chapelles de village bâtie au Moyen-Age semble, en comparaison de ce gothique de contrebande, un chef-d'œuvre de finesse et de force ; le mieux serait, malgré sa froide nudité, la double rampe de pierre qui conduit du bas de l'Esplanade jusqu'à son portail, si elle n'était elle-même gâtée à son point d'arrivée par l'affreux toit du Rosaire. »

Mais ce que le pèlerin va demander à Lourdes, ce ne sont pas des jouissances esthétiques. La Basilique supérieure lui rappelle autre chose.

D'abord cette extraordinaire aventure des dix-huit apparitions de l'Immaculée à une bergère qui se prolongent, s'échelonnent sur l'espace de cinq mois, du 11 février au 16 juillet, et dont les vitraux du pourtour lui redisent les épisodes connus par cœur, mais dont il ne se lasse jamais.

Puis cette réponse enthousiaste et massive de l'univers, qui se donne rendez-vous sous ces voûtes depuis trois quarts de siècle, sans trêve ni défection, à l'appel de la Vierge réclamant des foules. Drapeaux et bannières qui pavoisent les murs et ses voûtes depuis 1872, plus de huit cents, en font vraiment la demeure de la Mère de la catholicité. Et ses lampes, ses lustres, ses ex-voto innombrables, depuis les plus empoussiérés jusqu'aux cœurs du Congrès de Boulogne tout flambants neufs, élèvent vers la Vierge un *Magnificat* unique de la gratitude du monde.

Enfin les minutes silencieuses de prière dans la nef qui nous élève avec elle au-dessus du va-et-vient de l'Esplanade, de l'attroupement devant les piscines, des processions d'arrivée ou d'adieu à la Grotte. Elle porte dans les sphères plus hautes du recueillement. Comme Jésus, on s'est retiré sur la montagne pour prier.

C'est cela surtout que nous rappelle la Basilique supérieure. De refaire par la pensée une station sous le frémissement de ses drapeaux et dans le recueillement de son attitude, nous aide à relire l'histoire, au charme toujours renouvelé, des apparitions qui se succédèrent au pied du rocher dont la base sert de piédestal à la première église du cher pèlerinage.

II. — *Sa crypte*

Cette église a sa crypte à l'atmosphère mystérieuse et féconde.

Dans cette crypte, toute tapissée de marbre sombre, dans la lumière douce d'un éclairage discret, la Vierge opère des miracles que la foule ne guette pas et qu'elle ignore, et qui sont pourtant les plus nombreux et les plus beaux : ses miracles d'âme. Avec la Pénitencerie, c'est sa salle d'opération pour les ulcères et les gangrènes du péché. Dans ces confessionnaux que de retours, que de conversions, que de résurrections sous les coups de la grâce qui frappe soudain à Lourdes devant un homme en prière ou devant un malade qui sourit à sa souffrance !

L'Immaculée avait demandé à Bernadette de prier pour les pécheurs. Là, ces prières des justes ont été exaucées. Les pécheurs ont été touchés de la grâce que tant d'oraisons leur avaient obtenue. Ils se sont agenouillés, acculés dans leurs derniers retranchements.

« Pénitence, pénitence, pénitence ! » avait répété trois fois la T. S. Vierge. Le mot invitait aux sacrifices volontaires pour l'expiation du péché. Mais le premier sacrifice de l'âme séparée de Dieu, n'est-ce pas d'humilier son orgueil, d'avouer ses misères, d'accepter et de promettre le continuel combat qu'exigera la rude remontée de la pente sur laquelle elle avait glissé ?

La crypte est le lieu des grandes grâces, de la vraie grâce : de celle qui éclaire l'esprit, qui ébranle les cœurs, qui décide les volontés..., mieux encore : de celle qui est comme une effusion de la vie même de Dieu, de la grâce sanctifiante, qui nous fait enfants de Dieu, frères de Notre-Seigneur, et héritiers du ciel.

A la crypte, l'Immaculée réalise, pour toutes les âmes de bonne volonté, l'assurance donnée à Bernadette : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse ici-bas, mais là-haut. »

III. — *La Basilique du Rosaire*

Dix ans après l'érection de la Basilique supérieure sur le rocher de Massabielle, devant l'affluence des pèlerins, il fallait songer à l'érection d'une chapelle plus vaste. Ainsi naquit le Rosaire, la Basilique inférieure, l'église des grandes réunions et de l'adoration nocturne, toute ruisselante des feux de ses mosaïques sous la lumière électrique, et qui étale à son extrémité le trilobe des chapelles des quinze mystères. Les deux rampes monumentales qui montent de l'Esplanade au parvis de la crypte lui font comme deux grands bras ouverts pour inviter et accueillir les foules.

Rien que le souvenir de ces chapelles des mystères du Rosaire impose aux pèlerins le rappel de la grande prière à Marie, le chapelet, dont l'Immaculée elle-même a de nouveau sanctionné à Lourdes la pratique. Elle ne se montrait à la petite Voyante que lorsque celle-ci égrenait ses *Ave Maria*, elle semblait l'accompagner en déroulant avec elle le chapelet qu'elle tenait dans les mains, elle mêlait sa voix à la sienne pour l'acclamation en l'honneur de la Trinité en fin de chaque dizaine : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! »

Mais, parce que la Mère conduit toujours au Fils, c'est dans cette Basilique du Rosaire aussi qu'on a passé des heures inoubliables à honorer la divine présence de Notre-Seigneur dans le sacrement de l'Eucharistie. Adoration nocturne, communions des foules, retour de la procession du Saint-Sacrement, le Rosaire remémore ces heures grandioses de Lourdes. Et cette évocation ravive, avec la dévotion à Marie, la dévotion à Jésus Hostie.

Ainsi s'achève à son terme normal l'enseignement des églises de Lourdes. La Basilique supérieure a raconté la merveilleuse histoire des apparitions, la crypte a répété son appel à la pénitence et à la conversion, la Basilique du Rosaire nous conduit par Marie à Jésus, notre fin suprême.

Lourdes n'est pas un événement clos à jamais avec l'apparition du 16 juillet 1858. C'est un événement qui se continue depuis quatre-vingts ans, à mesure que les apparitions de l'Immaculée déroulent leurs conséquences incalculables dans le monde des corps et surtout dans le monde des âmes.

* *

Dans nos missions paroissiales, surtout en province, à la cérémonie en l'honneur de la T. S. Vierge qui consacre à Marie leur évangélisation, nos missionnaires aiment à monter une illumination dont les lignes reproduisent la silhouette des basiliques de Lourdes, quand les mille feux des ampoules électriques ou des bougies dessinent leur architecture dans la nuit pendant la procession aux flambeaux.

Ils savent par là recréer le climat de Lourdes, réveiller des souvenirs bienfaisants, pénétrer les âmes de la rosée propice à la fécondation de la parole de Dieu.

Un pèlerinage n'est pas une dévotion limitée à quelques jours de l'existence, et il est encore moins du tourisme.

Même d'un heureux voyage ou d'une croisière ensoleillée, on aime à refaire en pensée le trajet, à rappeler les péripéties, à revivre les impressions. On s'imagine y être encore. Délicieuse évasion aux jours de la saison pluvieuse ou froide, entre amis ou dans la solitude du chez soi !

Qui a vu Lourdes en pèlerin ne peut l'oublier. Il y a reçu des chocs qui auront leur répercussion sur toute sa vie. Le recul du temps n'atténue pas leur force, au contraire un travail de pénétration s'est accompli à notre insu.

Peut-être les sensations de plein air ont-elles fait vibrer davantage : la bénédiction des malades sur l'Esplanade, les invocations aux piscines, la foule priante devant la Grotte. Mais tout cela s'est cristallisé pendant quelques minutes de recueillement au Rosaire, à la crypte, à la Basilique supérieure, loin du murmure de la foule la plus silencieuse. Et l'on a remporté de Lourdes une dévotion plus filiale à Marie, un amour plus tendre et plus confiant à Jésus-Hostie. Conservez-les jusqu'à votre dernière heure. Ainsi soit-il.

II

LA FOI AU MONDE INVISIBLE

Quærere Deum, si forte attrectent eum.
Il nous faut chercher Dieu comme à tâtons. (Act., XVII, 27).

Mes frères,

Dans un de ses voyages apostoliques, S. Paul entre un jour dans Athènes. Cette ville était célèbre et par la gloire de ses poètes et par la subtilité de ses philosophes et par le raffinement et l'universelle curiosité de son esprit. Admis à prêcher devant l'Aréopage, c'est-à-dire devant le sénat de la cité, l'Apôtre de Jésus-Christ parle en ces termes : « Athéniens, j'ai pu constater combien vous êtes éminemment religieux. J'ai trouvé en effet dans vos murs un autel avec cette inscription : *Au Dieu inconnu !* Ce Dieu que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer. Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples faits de main d'homme. Il n'est point servi par des mains humaines, lui qui donne à tous les êtres la vie, le souffle et tout ce qu'ils possèdent. D'un seul homme il a fait sortir tout le genre humain pour peupler la surface de la terre, il a fixé à chaque nation la durée de son existence et les bornes de son domaine. Il nous a faits pour le chercher et le trouver comme à tâtons, quoi-

qu'il ne soit pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. »

De ce discours admirable je ne veux retenir que ces deux mots : « *Quærere Deum si forte attrectent eum*. Nous sommes faits pour chercher Dieu comme à tâtons ! »

Aucune pensée ne me paraît plus propre à provoquer nos réflexions et à nourrir nos âmes, en cet anniversaire béni des apparitions de Lourdes, et je voudrais essayer, après avoir rappelé le radieux souvenir de ces apparitions, de pénétrer avec vous dans ce monde invisible vers lequel nous tendons les mains comme des aveugles cherchant leur route, et de vous dire comment la foi ardente à ce monde invisible doit influencer notre action et transformer notre vie.

I. — *Les apparitions de Lourdes*

1. Le 11 février 1858, trois petites fillettes de Lourdes étaient allées ramasser du bois mort aux environs de la ville.

L'une d'entre elles, Bernadette Soubirous, restée en arrière, se trouvait arrêtée devant la grotte de Massabielle par un canal dont les eaux se jetaient dans le gave. Il était environ midi et demi. Soudain l'enfant entend un grand bruit pareil à un vent d'orage. Un peu effrayée, elle regarde autour d'elle : tout était calme au bord du gave, aucun souffle n'agitait les grands peupliers. Mais au delà du canal, un églantier qui tapissait la grotte semblait secoué par un vent violent. Et tout à coup se montre au-dessus de l'églantier une céleste apparition : « C'était une femme jeune et belle, dit Bernadette, belle surtout comme je n'en ai jamais vu. Elle me regardait, me souriait, me faisant signe d'avancer sans crainte. Et en effet je n'avais plus peur, mais il me semblait que je ne savais plus où j'étais. »

D'un mouvement instinctif, l'enfant prit son chapelet et se mit à prier, et la mystérieuse apparition se joignait à elle après chaque dizaine pour dire ce mot qui remplit les cieux : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! » Quand le chapelet fut terminé, elle disparut.

Telle fut la première apparition. Dix-huit fois le même prodige fut renouvelé. Bientôt toute la ville fut en émoi. Autour de la voyante, des foules accoururent ; croyants et incrédules s'empressèrent à un spectacle si nouveau et furent témoins des extases de cette enfant de 14 ans, à laquelle Marie Immaculée daignait se montrer.

Le 24 février, sur l'ordre de la Sainte Vierge, Bernadette creusa de ses mains la terre jusque là desséchée, et il en jaillit une source qui donne aujourd'hui plus de cent mille litres par jour. Enfin le 16 juillet eut lieu la dix-huitième et dernière apparition.

Je ne m'arrêterai pas à discuter avec vous la réalité de ces visions merveilleuses ; vous avez sur ce point mieux que des arguments : vous avez, beaucoup d'entre vous du moins, vos souvenirs personnels. Vous avez les émotions éprouvées là-bas sur les bords chantants du gave, désormais consacrés par la présence visible de la Reine des cieux.

Sans doute, Marie n'apparaît plus aux regards de chair, enveloppée de son nuage d'or, comme elle se montra aux yeux éblouis de Bernadette Soubirous ; mais elle se révèle, ai-je besoin de vous le dire? dans ces manifestations prodigieuses de puissance, dans ces interventions miraculeuses, dans ces guérisons multipliées qui depuis 80 ans n'ont cessé de se produire dans ce petit coin de terre française.

Non, ce n'est pas seulement sur le témoignage de Bernadette que nous croyons à Notre-Dame de Lourdes; mais notre conviction toute personnelle est faite d'impressions sans nombre, à la fois certaines et insaisissables, de larmes répandues, d'inoubliables frissons qui ont fait là-bas tressaillir notre cœur, de souffles d'enthousiasme qui ont passé sur nos fronts, et de la mystérieuse contagion qui se propage dans les foules attirées toujours plus nombreuses aux pieds de la Vierge des Pyrénées. Et alors même que vous ne sauriez pas définir tous les éléments de cette conviction, ce que vous sentez bien, c'est qu'elle est désormais invincible ; ce que vous savez bien, c'est qu'à moins d'être emprisonné dans des préjugés souvent inavouables, tout pèlerin de Lourdes est, par la force des choses, un croyant à Notre-Dame de Lourdes.

2. Mais ce qu'il importe en ce moment de remarquer, c'est la raison pour laquelle les événements de Lourdes produisent chez ceux qui en sont les témoins une émotion si pénétrante, un ébranlement intérieur si profond.

Or, pour quiconque réfléchit, si l'on rapporte de Lourdes, la terre des miracles, des souvenirs d'un caractère absolument unique, c'est parce que les ombres qui nous entourent et qui nous dérobent d'ordinaire le visage de Dieu, s'illuminent là-bas d'éclairs éblouissants.

Sans doute, autour de nous, même dans la vie quotidienne, les lueurs ne manquent pas qui nous montrent le chemin ; sans doute, le nom du Très-Haut retentit en nos cœurs par toutes les bouches de cette nature magnifique dont nous sommes les rois visibles. Des quatre coins de l'horizon, des étoiles dont le rayon tremblant nous arrive plein de poésie et de mystère du plus profond des espaces sans bornes, comme des océans dont la majesté, tantôt souriante et tranquille et tantôt irritée et formidable, nous donne l'impression d'une force écrasante, gigantesque ; de nos montagnes dressées vers le ciel comme une supplication à l'infini, comme de nos forêts aux troublantes solitudes ; et surtout de la grande tradition humaine et des siècles lointains qui portèrent la forte pensée de nos ancêtres, — parviennent jusqu'à nos âmes des échos plus ou moins distincts et des voix plus ou moins confuses, de vénérables enseignements et des suggestions qui s'additionnent, se complètent, se confirment jusqu'à devenir irrésistibles, et tout cela proclame en nos consciences l'existence d'une Pensée souveraine et éternelle, ineffable et inaccessible, mais adorable et sublime, devant laquelle nous devons nous prosterner et nous abîmer dans notre néant.

Mais il reste toujours profondément et douloureusement vrai qu'il nous faut chercher ce grand Dieu comme à tâtons : *Quærere Deum si forte attrectent eum !*

Le Seigneur veut être désiré, il veut être demandé avec larmes, et cependant il n'est pas loin de chacun de nous, car, ajoute S. Paul, en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être, *in Ipso vivimus, movemur et sumus.*

Mais, à Lourdes, il semble que les cieux s'entr'ouvrent et que cette présence de l'Invisible au milieu de nous se révèle d'une manière plus saisissante, plus indiscutable, plus radieuse qu'ailleurs. Ce ne sont que des éclairs, mais ces éclairs nous laissent entrevoir des profondeurs merveilleuses et souverainement attirantes. Celle qui fut jadis une humble fille d'Israël, une pauvre et obscure ménagère de Nazareth,

se montre maintenant investie d'un pouvoir surhumain et capable d'accomplir, par un simple vouloir bienfaisant et comme par un simple sourire d'amour, des guérisons inespérées qui déconcertent la science humaine, et qui dépassent tout ce que le génie de l'homme a pu conquérir de puissance et de maîtrise sur les forces aveugles de la nature.

Et pourquoi cela ? Pourquoi Marie Immaculée a-t-elle passé d'un état si modeste à une gloire si éclatante ? Simplement parce qu'elle a porté dans son sein toutes les espérances qui sont encore les nôtres, parce qu'elle-même elle a cru à l'Invisible, parce qu'elle est devenue, grâce à son humilité et à sa sainteté, le reposoir du Très-Haut, parce qu'elle a été le modèle suprême de la perfection chrétienne et de l'amour divin.

Mais alors, est-ce que toutes nos convictions ne se trouvent pas fortifiées du même coup ? Est-ce que toutes nos espérances, toutes nos attentes et toutes nos affections surnaturelles ne reçoivent pas une confirmation infiniment consolante ? Est-ce que notre foi à l'Invisible ne doit pas, après des manifestations si éloquentes, recevoir une vigueur nouvelle? Et s'il en est ainsi, cette foi ne doit-elle pas influencer d'une manière décisive notre action et transformer notre vie ?

II. — *Le profit que nous devons en tirer*

1. S'il y eut des époques où la foi était le partage de tous les esprits, où la croyance de chaque individu était pour ainsi dire soutenue et portée par la croyance générale, ces époques sont passées et peut-être sans retour. Depuis plusieurs générations déjà, les vieilles nations chrétiennes sont déchirées par des luttes intestines, l'unité morale et religieuse est partout brisée ; et dans notre France surtout, deux camps bien tranchés se dressent l'un en face de l'autre : celui des incroyants et celui des chrétiens.

Heureux encore si d'un si grand mal nous avions pu tirer quelque bien et si nous pouvions dire que la foi a gagné en profondeur ce qu'elle a perdu en surface !

Mais, hélas ! ne nous sommes-nous pas laissé entamer par les assauts furieux de nos adversaires ? Notre foi n'a-t-elle pas bien souvent subi des meurtrissures dangereuses et des affaiblissements regrettables ?

Ah ! sans doute nous avons eu beaucoup à combattre, et c'est notre excuse. L'on s'est acharné à détruire les fondements mêmes de notre foi. Nos Saints Livres et les Evangiles surtout sont devenus l'objet d'une critique impitoyable, décidée de parti pris à en éliminer tout le caractère surnaturel et divin. Le passé de notre religion a été fouillé par une science indigne de ce nom, avec le désir de trouver ou de greffer partout des objections et des accusations pour nous les jeter au visage. Ainsi assiégée de toutes parts, la foi chrétienne ne pouvait guère résister sans essuyer des pertes douloureuses. Ainsi un nuage d'incertitude, d'hésitation, presque de doute, s'est levé sur les âmes les plus résolues et les a enveloppées de ses replis menaçants.

Le respect humain a fait d'autant plus de ravages que la foi moins vigoureuse se traduisait moins généreusement par des actes. L'assiduité au service divin, le dimanche, est devenue moins régulière chez les particuliers, en devenant moins générale dans l'ensemble, et enfin nous en sommes arrivés à cette étrange anomalie que nos meilleurs chrétiens, ceux que nous appelons les « catholiques pratiquants », se bornent à une communion annuelle, la communion pascale, comme s'ils n'entendaient plus les appels si pressants et si affectueux du Christ Jésus, dont le sang coule à flots sur nos autels et dont le corps sacré s'offre en nourriture à nos âmes dans le mystérieux cœur à cœur de la Sainte Table !

Et, par un retour inévitable, les pratiques religieuses, en perdant de leur fréquence et de leur ferveur, ont réagi sur la foi déjà affaiblie et ne lui ont plus fourni l'aliment nécessaire qui aurait dû lui garder sa vigueur. Car c'est une loi absolue que la foi inspire les actes et que les actes nourrissent la foi.

Ainsi, par une déchéance progressive, il semble que la vie des chrétiens ait cessé de trancher suffisamment, par sa pureté, par sa dignité, par l'élan généreux de dévouement et de charité qui aurait dû l'animer, sur la vie de ceux qui nous entourent, et l'on a pu nous lancer cette injure, encore imméritée sans doute, mais dont l'imposture n'est plus assez évidente aux regards du monde : « Ceux qui vont à l'église ne sont pas meilleurs que les autres ! »

Quelle serait l'issue de ce ralentissement toujours plus accentué des pulsations de notre foi, si le ciel même ne venait à notre aide ?... O Marie, Mère sans tache, vous avez jeté un regard de compassion sur vos enfants ! Du haut des cieux vous avez vu notre détresse et le danger que nous courions de sombrer dans la tourmente.

Et voilà pourquoi vous êtes accourue à notre secours. En même temps que vous apparaissiez là-bas au pied des Pyrénées à l'humble fillette que vous aviez choisie pour messagère de vos désirs, vous agissiez au fond des cœurs, vous attiriez par des chaînes invisibles les malades que vous vouliez guérir, et les âmes tourmentées que vous vouliez apaiser.

Une fois de plus vous avez voulu être victorieuse de l'hérésie, et jamais hérésie n'a été plus terrible, plus menaçante que celle qui assaille l'Eglise de Jésus-Christ votre divin Fils.

Remercions à genoux notre Libératrice. Personne ne peut mesurer la grandeur de son intervention miraculeuse. Depuis quatre-vingts ans, son action à Lourdes a été la plus inattendue, la plus surprenante, la plus efficace, la plus opportune qu'il nous soit donné d'admirer.

2. Mais c'est à nous d'en profiter avec toute l'ardeur et tout l'empressement que Marie est en droit d'attendre.

Il ne suffit pas d'aller à Lourdes en touriste et d'en revenir avec une satisfaction de curiosité. Il faut encore que notre foi raffermie et régénérée se répande en œuvres de zèle et se manifeste par un changement profond dans notre vie intérieure et extérieure.

Si Dieu, là-bas, se révèle à nos yeux dans l'éclair du miracle, il faut que cette lumière se prolonge dans notre existence, et que la vision de Dieu demeure pour ainsi dire habituelle à nos cœurs et y produise des fruits de sanctification et de salut.

Le divin Maître a dit, dans son sublime Sermon de la Montagne : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu, » et cette parole est si profonde qu'on peut changer l'ordre des mots sans altérer la vérité. Je vous dirai donc à mon tour : « Bienheureux ceux qui voient Dieu, car ils auront le cœur pur ! » Comment, en effet, pourrait-on avoir le sentiment perpétuel de la présence du grand Dieu que nous servons, sans éprouver le besoin impérieux de purifier ses intentions et de faire monter sans cesse vers lui, comme un encens parfumé, tout un flot de

pensées nobles et grandes, sereines et élevées, aimantes et virginales ?

Mais si notre âme devient un sanctuaire où Dieu habite toujours, quelle ne sera pas l'énergie qui en jaillira pour s'épancher au dehors en actions saintes et en affirmations courageuses de notre foi !

L'Epître aux Hébreux, après avoir rapporté les épreuves subies par Moïse et la force d'âme avec laquelle il sut les affronter, nous livre le secret de son invincible constance dans cette phrase saisissante : « *Invisibilem tanquam videns sustinuit,* il supporta tout parce qu'il avait comme la vision de l'Invisible ! »

* *

Peut-être vous est-il arrivé, à vous qui êtes des habitués des pèlerinages de Lourdes, de voir agenouillé sur l'Esplanade du Rosaire, au passage du Saint-Sacrement, quelque malheureux infirme privé de la lumière du jour, et vous l'avez entendu s'écrier, les bras tendus vers l'Hostie dans un geste de supplication passionnée et avec ces larmes si étrangement émouvantes qui coulent des yeux vides : « Seigneur, faites que je voie ! Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi ! »

Mais c'est à nous, dont la cécité toute morale est infiniment plus grave que celle de ces infortunés, de redire cette prière émue et confiante.

Dans quelques instants, Jésus, sous le voile de l'Hostie sainte, sera exposé à vos regards sur cet autel. Caché pour vos yeux, il sera présent pour votre foi. Oh ! tendons vers lui en esprit des mains suppliantes et, du plus profond de nos cœurs, murmurons tout bas cette invocation : « Seigneur, faites que je voie ! Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi ! »

Mais ne sortons pas d'ici sans emporter une vision plus précise, plus intime, plus efficace des grands mystères dont nous devons vivre, et rappelons-nous que si nous devons ici-bas chercher Dieu comme à tâtons, cependant nous sommes certains qu'aucun de nos efforts ne restera sans succès, qu'aucune de nos prières ne restera sans fruit, car il est écrit : « Demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira, cherchez et vous trouverez. » Ainsi soit-il.

SERMONS POUR UNE QUINZAINE PASCALE

La nécessité de la religion chrétienne

I

L'HUMANITÉ ET LE FAIT RELIGIEUX

Mes frères,

En un siècle que l'on dit parfois tourné uniquement vers la matière, vers le progrès scientifique et la conquête du bien-être temporel, le sentiment religieux conserve des attaches étonnamment profondes dans les cœurs qui en semblent parfois les plus éloignés. Même s'il était vrai que la religion fût en recul dans le monde, — ce que Dieu seul peut dire, lui qui lit dans les âmes, — il n'en resterait pas moins que le problème religieux est celui qui préoccupe le plus nos contemporains.

Les historiens ont coutume de faire observer que, dans les guerres dites de religion qui ont attristé et ensanglanté les siècles antérieurs aux nôtres, il y avait, sous les prétextes doctrinaux ou dogmatiques extérieurs, de vastes conflits d'intérêts ou de personnes. Aujourd'hui, c'est souvent l'inverse, en ce sens que sous les conflits d'intérêts ou de personnes, de nations ou de races, ce sont bien souvent des religions opposées, ou, comme l'on dit d'un mot moins clair et plus prétentieux, des *idéologies* contraires qui se trouvent aux prises.

Nous catholiques, nous faisons profession de détester et de condamner la guerre en soi, de la regarder, avec la peste et la famine, comme l'un des plus horribles fléaux qui puissent désoler l'humanité. En venant défendre ou simplement proposer et exposer nos idées et nos convictions, dans le domaine religieux, c'est à la raison, c'est à la conscience, c'est à la sincérité et à la droiture que nous entendons faire appel, sans vouloir ni attiser les passions, ni exciter les animosités de qui que ce soit. Le vrai Dieu est un Dieu de paix, un Dieu d'amour. La science qui nous le fait connaître, c'est-à-dire la religion, ne peut être qu'une science de paix et d'amour comme lui-même.

Cela dit, je voudrais consacrer les instructions de cette quinzaine préparatoire à votre communion pascale à étudier l'origine et la nécessité de la religion en général, et de la religion chrétienne en particulier.

Pour aujourd'hui, je me bornerai aux deux pensées que voici : 1° la religion est un fait proprement humain ; 2° la religion est un fait profondément humain.

I

Premièrement, *la religion est un fait proprement humain.* Je veux dire par là que, parmi tous les êtres du monde visible qui nous entoure, nous n'en connaissons pas, en dehors de l'homme, qui présentent un caractère religieux, qui pratiquent une religion ou qui l'aient fait dans le passé. Je veux dire que la religion est apparue avec l'homme sur la terre, bien qu'il y ait eu, avant l'homme, des êtres vivants par myriades et que ces êtres vivants aient donné et donnent encore aujourd'hui des preuves de multiples connaissances et même d'une sagesse extraordinaire.

Considérez les animaux, et pas seulement les plus proches de nous par leur constitution physique, par leurs organes et, dit-on, leur intelligence, mais aussi les insectes tels que les abeilles, les fourmis, ou ces hyménoptères chirurgiens dont le savant entomologiste Fabre nous a révélé l'infaillible technique. Vous trouverez chez tous une science adaptée à leurs conditions de vie, et non pas une science quelconque, mais précise, complète dans son domaine, rigoureuse et efficace dans ses applications. Une ruche, une fourmillière sont, en leur genre, des merveilles incomparables. Et il n'est pas une bête qui ne possède la science utile à son existence d'une part, à la perpétuité de son espèce d'autre part.

Seulement, cette science admirable que l'animal n'a pas besoin, comme nous, d'apprendre à l'école, — la science des nids, la science du miel, la science des terriers, la science des pièges pour la capture des proies, ou des ruses pour dérouter les ennemis, — cette science ne s'élève jamais jusqu'à Dieu, elle ne va jamais au-delà du bien de l'individu et de l'espèce ; elle ne s'étend jamais ni à la recherche des origines, dans le passé, ni à celle des destinées ou des fins dernières, dans l'avenir ; elle ne va jamais jusqu'à l'Auteur suprême des choses, elle ne relie pas l'animal à cette Nature mystérieuse dont il est l'œuvre, et qui est pour beaucoup de nos contemporains un des noms qu'ils aiment à prononcer, quand ils ont peur de prononcer celui de Dieu.

Si l'homme disparaissait de la planète que nous habitons, la religion disparaîtrait avec lui. On ne trouverait pas davantage que maintenant des chapelles ou des temples parmi les constructions si adroites et si savantes des architectes du monde animal, au sein des fourmillières ou des ruches.

C'est en ce sens que j'ai dit : *la religion est un fait proprement humain.*

Et c'est sans doute ce que voulait faire entendre le grand naturaliste de Quatrefages quand il définissait l'homme, au point de vue zoologique : « un animal religieux, » c'est-à-dire un animal qui ne diffère de tous les autres que par la religion, mais qui,

par la religion, en diffère décidément et totalement, en sorte que l'on ne puisse le confondre avec aucun autre, par cela seul qu'il est religieux et que les autres ne le sont pas, ne l'ont jamais été et ne le seront jamais.

Mais le savant que je viens de citer n'ignorait pas que l'on ne doit définir un être, au point de vue scientifique, que par quelque chose qui lui est essentiel, par un caractère qui est en lui de tout premier plan et nullement secondaire ou adventice.

C'est pour cela qu'après avoir affirmé que le fait religieux est un fait proprement humain, n'appartenant qu'à l'homme ici-bas, et distinguant l'homme de tout autre vivant, il me faut ajouter que le fait religieux est un fait profondément humain, ce qui est ma seconde proposition.

II

Pour comprendre à quel point le fait religieux est *profondément humain*, il suffit de se rendre compte à quels besoins il répond en nous.

Pourquoi est-on religieux ? Parce que la religion est la science de Dieu, parce qu'elle nous relie à Dieu, c'est-à-dire à la Cause première et suprême de toutes choses, au Principe spirituel par quoi tout s'explique, parce que tout en procède et que sans lui rien ne pourrait ni avoir ni conserver un seul instant l'être même.

Pourquoi est-on religieux encore ? Parce que l'on éprouve, en face du grand mystère des choses, une telle impuissance, une telle insuffisance à assurer soi-même son bonheur, que l'on se sent invinciblement porté à faire appel à l'Auteur de l'univers, pour qu'il vienne à notre aide.

Tout cela revient à dire que la religion se fonde en nous sur le besoin de *comprendre* et sur le besoin d'*être heureux*. Que l'on dise s'il y a, dans l'homme, deux besoins plus essentiels, plus profonds, plus impérieux que ces deux-là : le besoin de comprendre et le besoin du bonheur ! Que l'on nous montre qu'il y a en nous des instincts plus immédiats, plus puissants, plus humains que celui d'exercer notre intelligence et de tendre notre vouloir vers notre fin suprême ! Si l'on y parvient, alors nous consentirons à admettre que la religion n'est pas un fait profondément humain, mais une illusion peut-être, un état primitif, mais non définitif, de l'être humain.

Mais c'est ce que l'on ne peut pas, ce que l'on ne pourra jamais faire. Reprenons en effet chacun des deux aspects du fait religieux.

1. Je viens de dire que la première source de la religion dans l'homme est le besoin de *comprendre*. Avez-vous remarqué que la première page de nos Saints Livres, la première page de la Genèse dont le génial Moïse est l'auteur, sous la dictée de l'Esprit-Saint lui-même, contient l'exposé grandiose de l'origine du monde ? « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. Etc. » Pourriez-vous croire que ce soit sans raison que le fait religieux se rattache ainsi au grand fait cosmique de la création de l'univers ? Non, certes. Il y a au contraire, entre la création du monde par Dieu et la religion qui est au cœur de l'homme, la relation la plus logique, la plus directe, la plus étroite, la plus inévitable.

Nous croyons en Dieu, parce que nous croyons à la sagesse qui éclate dans la création tout entière ; nous croyons en Dieu parce que la trace de Dieu, c'est-à-dire d'une intention, d'un art sacré, d'une prévoyance souveraine, d'une spiritualité toute-puissante se retrouve dans tout l'ensemble et dans chaque détail de l'univers qui s'offre aux prises et aux méditations de notre intelligence éblouie. — Nous croyons en Dieu, parce que notre esprit communie en toutes choses avec le Grand-Esprit, parce que nous ne pouvons admettre pleinement aucune autre explication que celle de l'origine divine du monde, parce que ni le hasard, ni la matière, ni le fatalisme des lois, — grands mots qui ne signifient rien, — ne disent quoi que ce soit à notre besoin, à notre désir, à notre volonté de savoir d'où tout vient et où tout va ! — Nous croyons en Dieu parce que même ceux qui nient Dieu le réintroduisent, plus ou moins ouvertement et consciemment, dans les théories par lesquelles ils prétendent se passer de lui.

Besoin de savoir, besoin de comprendre, besoin de nous situer nous-mêmes dans le grand Tout, besoin d'atteindre, par-delà les causes secondes, la cause première, seule explicative, seule apaisante pour notre esprit : voilà ce qui fait, en premier lieu, que le fait religieux est profondément humain.

Et nous ne sommes pas surpris dès lors que la religion du Christ, en venant achever celle de Moïse, s'ouvre, elle aussi, par une affirmation cosmique, par un grand rappel de l'origine des choses : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu... Tout a été fait par lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui ! »

2. Et de cette première source du fait religieux découle immédiatement la seconde. C'est parce que nous croyons que l'Esprit souverain et infaillible est à l'origine de tout, que nous croyons aussi que notre vie a une direction, un sens, une valeur, qu'elle est imprégnée de sagesse, qu'elle tend à *notre béatitude*.

Mais cette foi en la destinée humaine n'est pas seulement une conséquence, elle est peut-être encore plus profonde en nous que le besoin de comprendre. Nous sommes faits pour le bonheur. Tous nos actes y tendent, tous nos efforts nous y portent, tous nos instincts nous jettent dans cette voie. Nous ne tenons à la vie, à l'existence, que parce que nous croyons au bonheur. Et pourtant, que de choses, dans la vie, qui semblent faites pour déconcerter cette foi, pour la troubler, même pour la détruire ! Le mal est un fait, la douleur, la mort sont des faits ! Des faits brutaux, indéniables et inexorables ! Pour s'établir, la religion a dû les expliquer, se défendre contre eux, les rattacher à la croyance en un Dieu tout-puissant et bon. Elle l'a fait sans hésiter. Bien plus, elle a fait luire, jusque parmi les ombres de ces faits, la clarté de la confiance en Dieu. Elle a tiré du mal même ce qui fait son essence à elle : l'instinct d'appel au secours, l'instinct de demande, ce que nous désignons d'un mot émouvant : *la prière !*

Pas de religion sans la foi en Dieu créateur, pas de religion sans l'appel à l'aide du Dieu créateur, c'est-à-dire sans la prière !

* *

Et c'est ce qui nous conduit, en terminant cette première instruction, à définir la religion par l'une ou l'autre des formules que voici : « La religion c'est le lien entre l'homme et son Dieu ; — c'est la science de Dieu et du tout, la science de l'origine humaine et de la destinée humaine, la science du salut, la science du bonheur vrai, » c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, de plus proprement et profondément humain. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

COMMENT ASSURER SON BONHEUR

Mademoiselle, Mon cher ami,

Est-il possible, dans les conditions de notre vie terrestre, est-il possible à une créature humaine de rencontrer le bonheur ? Certes, vous n'en doutez pas, et, l'un comme l'autre, c'est avec confiance, sinon même avec enthousiasme, que vous envisagez l'avenir. Je serais non seulement surpris, mais encore peiné